

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/2

2005

DOI10.11588/fr.2005.2.45342

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

PIERRE-FRANÇOIS BURGER

À PROPOS DE LA CONSOMMATION CULTURELLE À L'ÉPOQUE DES LUMIÈRES¹

L'auteur, professeur à l'université de la petite ville hanséatique de Greifswald², a noté que la recherche sur les Lumières n'avait pas suffisamment examiné la «consommation culturelle» (*Kulturkonsum*) au dix-huitième siècle et il a entrepris de combler ce déficit historiographique. Il n'y avait jamais eu autant d'amateurs et de connaisseurs d'art et de musique. On collectionne, on dessine, on écrit des acrostiches, des bouts rimés et des logogryphes, on joue du théâtre de société sur la *Flüsterbühne*, le théâtre de poche, du château. Goethe et sa sœur ont l'occasion de lire les livres de leur père ou bien ceux des Textor, l'illustre famille de juristes dont leur mère est issue, et toutes ces images d'un «plaisir et bonheur de vivre»³ s'assemblent en archétype autour de la vie cour d'Anna Amalia à Weimar.

M. North n'étudie que le cas des pays de langue allemande mais c'est partout en Europe que l'on pensait à s'amuser en se tournant vers cette offre culturelle croissante. «Les amateurs d'art, de musique et de théâtre profitaient d'une commercialisation de la culture. La production du culturel et sa diffusion commerciale se séparaient peu à peu l'une de l'autre. De nouveaux entrepreneurs culturels faisaient la conquête de ce champ: l'imprésario de théâtre et d'opéra, l'éditeur, le libraire, le commissaire-priseur d'objets d'art, l'éditeur de gravures, le commerce d'art ou la bibliothèque de prêt ne sont que quelques-unes de ces instances de médiation qui atteignirent leur poids spécifique au cours du dix-huitième siècle, quand elles ne devinrent pas les protagonistes d'une nouvelle branche de prestation de services» (p. 1-2).

L'auteur précise d'emblée (p. 1-3) que son propos ne se situe pas dans le sillage de l'analyse faite par Jürgen Habermas de la transformation structurelle de la publicité (*Strukturwandel der Öffentlichkeit*⁴) survenue durant le dix-huitième siècle, mais qu'il entreprend une sociologie rétrospective, un inventaire des conditions matérielles concrètes du bonheur. L'organisation ternaire du volume va donc des *realia* à leurs suites: la dimension et la diversité de l'offre culturelle, puis l'accès à celle-ci, relativement facile, et enfin l'effet de la consommation culturelle sur la formation de l'identité des couches sociales concernées (p. 2).

1 Compte-rendu de l'ouvrage de Michael NORTH, *Genuss und Glück des Lebens. Kulturkonsum im Zeitalter der Aufklärung*, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2003, 306 S.

2 En Mecklembourg-Poméranie antérieure, sur la Baltique. 55 000 ou 57 000 habitants selon les sources. Ville «Hanséatique»: elle s'appelle officiellement *Hansestadt Greifswald*. L'université de Greifswald est associée entre autres à celles de Joensuu, Klaipeda (olim Memel), Königsberg, Lund, Riga, Saint-Pétersbourg, Tartu, Vilnius. Lubeck est jumelée avec Kotka, Klaipeda et Visby ... Ce monde du Nord a retrouvé ses anciennes traditions de circulation et d'échange puisqu'une *Union of the Baltic Cities* a été créée dès 1991. Très belle présentation historique et géographique de cet univers fort attachant par Régis BOYER, Maurice GRAVIER, Pierre JEANNIN, *Mers du Nord et Baltique: l'héritage de l'Europe du Nord*, Paris 1981.

3 L'expression est de Bertuch indiqué NORTH (voir n. 1) p. 1.

4 Jürgen HABERMAS, *L'espace public: archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris 1978 (rééd. 1986).

Le livre et la lecture, sans lesquels rien ne serait possible, ouvrent évidemment le propos. Rappelons que les princes allemands font depuis longtemps apprendre à lire à leurs sujets. Au siècle précédent, Ernest le Pieux (1601–1675), avait organisé pour la première fois en Allemagne l'enseignement primaire obligatoire pour les filles et les garçons en mettant en vigueur son fameux *Schulmethodus* (1642), qui suivait de très près les vues du pédagogue Andreas Reyher (1601–1673). Le landgrave Louis VI de Hesse-Darmstadt (règne de 1661 à 1678), promulgue en 1670 une *Instruction für die Präceptores und Schulmeister in kleinen Städten und Dörfern*, et son successeur Ernest Louis († 1749) une *Schulordnung für die deutschen Schulen im Oberfürstentum* le 14 août 1733. Un peu plus tard, la pédagogie piétiste d'August Hermann Francke et de Philipp Jakob Spener aussi bien que le *Schulmethodus* inspirent Johann Julius Hecker (1707–1768). Sur l'ordre de Frédéric II et en remplacement de la *Minden-Ravensberger Schulordnung* de 1754 qu'avait déjà promulguée le roi, Hecker élabore le *General-Landschul-Reglement* du 12 août 1763, qui introduit l'obligation scolaire dans tous les territoires prussiens. Alors que la première école normale d'instituteurs prussienne a été fondée en 1753, la Saxe pour sa part est dotée d'une *Schulordnung* le 17 mars 1773. Le prince Léopold Frédéric de Saxe-Anhalt aide le pédagogue Johann Bernhard Basedow à fonder en 1774 à Dessau le fameux *Philantropinum*, auquel est associé un autre innovateur, Christian Gotthilf Salzmann. Mais Basedow est d'un caractère difficile et Salzmann finit par s'en aller ouvrir en 1784 à Schnepfenthal, non loin de Gotha, une autre école nouvelle, qui existe toujours. Johann Christoph GutsMuths, promoteur de la gymnastique et des exercices du corps dans l'éducation, vient s'associer à Salzmann⁵.

Les livres et les périodiques littéraires généraux ont donc un public, et dès 1720 le »Hamburger Patriot« se vend à 5000 exemplaires. Dans la deuxième moitié du siècle, le »Historischer Calender für Damen« de Schiller compte certaines années 10 000 abonnés. Le »Journal des Luxus und der Moden« de Friedrich Justin Bertuch en compte 1500, mais bien des feuilles végètent avec moins de 300 lecteurs. En revanche, les journaux purement politiques se vendent beaucoup mieux: un lectorat estimé à plus d'un million de personnes autour de 1750. À la fin du siècle, le »Hamburgische unpartheyische Correspondent«, organe très en vue, atteint un tirage de 30 000 exemplaires. Le nombre des rédacteurs nécessaires à tant de journaux est compris entre 2000 et 3000 en 1755, et il passe à environ 10 000 en 1800. Ils ont le plus souvent d'autres ressources que leur plume, mais c'est la pure et simple nécessité de pourvoir aux besoins de sa famille qui contraint Sophie de La Roche à fonder le premier journal féminin allemand, »Pomona«, après le licenciement de son époux par les autorités de Trèves. Autre écrivain indépendant: le beau-frère de Goethe, Christian Vulpius, dont la carrière est vivement retracée p. 8. La production des livres, principalement connue par les catalogues des foires de Leipzig, passe d'un millier de titres par an en 1700 à 4000 en 1800, avec une accélération très sensible entre 1760 et 1770. Le nombre des romans publiés augmente, spécialement dans le Nord de l'Empire, alors que le Sud est plus amateur de pièces

5 Ces théories et ces tentatives pédagogiques se situent dans l'héritage de Comenius. Elles sont liées à la naissance et à l'essor du piétisme, voir les dix-huit mises au point importantes récemment réunies par Anne LAGNY (éd.), *Les piétismes à l'Âge classique. Crise, conversion, institutions* (Colloque de mars 1998), Villeneuve d'Ascq 2001. À la B.N.F., nous avons pu consulter deux bons ouvrages anciens: August BECK, *Ernst der Fromme, Herzog zu Sachsen-Gotha und Altenburg, ein Beitrag zur Geschichte des siebzehnten Jahrhunderts*, 2 tomes, Weimar 1865, pour la mise en place générale, fondée sur des documents d'archives, et l'*Inauguraldissertation* de Max EHR, *Beiträge zur Kirchen- und Schulverfassung des Herzogtums Gotha bis zum Tode Ernsts des Frommen im Jahre 1675*, Breslau 1891. Voir aussi Gerhard SCHMALENBERG, *Pietismus – Schule – Religionsunterricht: die christliche Unterweisung im Spiegel der vom Pietismus bestimmten Schulordnungen des 18. Jahrhunderts*, Berne, Francfort/M. 1974 (non consulté).

de théâtre (p. 11). Il faut là aussi des auteurs. Ils sont environ 6200 en 1788, 8000 vers 1795 et 11 000 vers 1806⁶.

Le commerce du livre vivait depuis le seizième siècle sous le régime de l'échange, effectué aux foires du livre de Francfort et de Leipzig, et qui consistait à échanger à raison d'une pour une des feuilles contre d'autres feuilles, toutes tarifées à un pfennig quel que soit leur contenu⁷. Le régime du *Nettohandel* est inventé par Philip Erasmus Reich, l'un des propriétaires de la Weidmannsche Verlagsbuchhandlung. Celle-ci ouvre désormais à chaque libraire un compte soldé chaque semestre. Cela contraint pour la première fois les libraires à suivre d'un peu près les ventes, c'est-à-dire les goûts du public (p. 12). Là aussi le Sud résiste à cette innovation et met en place une organisation intermédiaire, qui existe encore aujourd'hui en Allemagne et qui ressemble beaucoup aux «offices» et retours qui ont cours en France.

Après la diffusion des livres, M. North se penche sur la lecture⁸, en se fondant sur l'exemple des prêts consentis par la bibliothèque Herzog-August de Wolfenbüttel. La littérature vient en tête avec 20% des emprunts, à quasi égalité avec l'histoire. La théologie est en troisième place avec 13,8% des emprunts, après quoi toutes les autres catégories sont au-dessous de ce seuil des 10%. Même constat dans plusieurs bibliothèques privées de Hambourg à la fin du dix-huitième siècle: la bibliothèque à dominante théologique appartient alors au passé et la littérature est en plein essor. On lit aussi en empruntant dans des cabinets de lecture ou dans des sociétés de lecture, qui ne se distinguent pas toujours aisément les uns des autres (p. 30). Pour être sûr que l'on a affaire à un cabinet de lecture, il convient sans doute de retenir le critère du profit retiré de la location des livres (ibid.). Ni Jean Paul ni Goethe ne pensent de bien de ceux des Allemands qui écrivent ou lisent. À en croire Goethe cité p. 32: «[les Allemands] n'ont pas la moindre idée de l'originalité, de l'invention, du caractère, de l'unité et de l'exécution d'une œuvre d'art. Pour le dire d'un mot, ils n'ont pas de goût».

Le nombre des voyageurs (Chap. III) augmente comme celui des auteurs et de leurs lecteurs. «Tout le monde» voyage, et M. North donne l'exemple des nombreux déplacements de Jean-Sébastien Bach (p. 34–35). Les jeunes gens nobles ou issus des couches aisées parcourent l'Europe sous la conduite d'un personnage qui a suscité l'ironie de Louis Sébastien Mercier: «On nomme le gouverneur d'un sot de qualité, d'un jeune Allemand, d'un Hollandais, qui fait voyager son élève pour le décrasser, un meneur d'ours. Les Suisses font volontiers ce métier-là»⁹. Plaisanterie que l'on ne comprend complètement qu'en citant aussi Furetière: «On dit aussi, qu'un homme est fait comme un meneur d'ours, pour dire, qu'il est mal bâti, mal accommodé».

6 Ces évaluations selon Franke SCHAEFER, *Die Jahre nach 1789 – so sahen sie die Deutschen. Die Französische Revolution im Spiegel der zeitgenössischen deutschen Presse*, dans: *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel* 2 (1990) p. 39–42.

7 Cette indifférence au contenu de la «marchandise» explique peut-être les imprécations de Dulaurens contre les libraires dans: «Le Compère Mathieu»: «Un libraire est un animal dont le goût est châtré; il ne décide du mérite d'un manuscrit que par la pesanteur du papier», ou bien: «[Le compère Mathieu] connaissait l'ignorance des quatre-vingt-dix-neuf centièmes des libraires, qui ne savent point apprécier les choses, et l'injustice et l'avidité du reste, qui ne sachant connaître le mérite d'un ouvrage, ne le payent point sa valeur». Dénoncé par son libraire de Francfort, le malheureux Dulaurens croupit en prison du 31 décembre 1765 à sa mort survenue le 17 août 1793.

8 Sur les représentations de la lecture par l'image, voir Fritz NIES, *Bahn und Bett und Blütenduft. Eine Reise durch die Welt der Leserbilder*, Darmstadt 1991.

9 Louis Sébastien MERCIER, *Tableau de Paris*, édition établie sous la direction de Jean-Claude BONNET, Paris 1994, tome I, «Chapitre CDLXIX: L'ours», p. 1295–1296.

À la différence du siècle précédent, le Grand Tour¹⁰ ne sert plus seulement aux jeunes gens à se faire connaître des cours princières, mais aussi à rencontrer des savants, des artistes ou des gens d'affaires. Il y a des étapes obligées: la Diète d'Empire à Ratisbonne, les cours de Vienne et de Berlin et les cours princières d'Allemagne, la visite des États généraux à La Haye, une autre au Conseil général de Genève. M. North examine ce qu'ont de spécifique les voyages du caméraliste Johann Beckmann, qui voyagea tant qu'il finit par publier une bibliographie de récits de voyage, et ceux de Johann Caspar Goethe en Italie, la grande affaire de la vie du conseiller, qui pourrait avoir transmis son enthousiasme à son illustre fils (p. 37–38).

Le précepteur de modeste origine recruté pour »décrasser un sot de qualité« y trouve une occasion unique de voyager mais c'est la recherche scientifique qui permet au pasteur orientaliste Carsten Niebuhr¹¹ de voir l'Arabie, ou au polygraphe Johann Georg Forster d'accompagner Cook durant son deuxième circumnavigation.

Si l'on voyage plus, c'est parce que les routes sont plus sûres et en meilleur état, que les voitures se perfectionnent et que le nombre des auberges augmente, même si tous les voyageurs, Goethe le premier, considèrent qu'il est plus sûr de toujours emporter son lit de voyage (p. 40–44).

M. North étudie ensuite le canon le plus répandu du voyage: les Allemands ont plusieurs raisons de préférer le voyage en Italie au voyage en France¹², le voyage en Grande-Bretagne peine à se développer (le temps, la nourriture!) en dépit de l'intérêt qu'il suscite, tandis que le goût de la nature assure la vogue du voyage en Suisse. Le projet même du livre exclut l'étude des récits de voyage qui ne sont donc évoqués qu'en quelques lignes (p. 47), mais non celle des ouvrages »apodémiques«, la littérature des guides-manuels de voyage. Les »Historische Berichte« de Johann Peter Willebrand, bon exemple de ces livres hétéroclites, sont réédités huit fois en onze ans. Willebrand propose des descriptions des pays, des clichés sur les mentalités de leurs habitants et des conseils pratiques: les pourboires, les lettres de change pour se procurer les espèces nécessaires aux dépenses quotidiennes, ou encore la pittoresque recommandation (p. 42): »Ne vous disputez jamais avec un Italien, ne jouez jamais avec un Français, ne buvez jamais avec un Allemand«(!). Les vers de mirliton cités p. 52–53 illustrent agréablement le passage du voyage encyclopédique et sérieux au voyage improvisé qui se produit vers la fin du siècle: »Qu'a-t-on besoin d'un itinéraire/Puisque l'on trouve fort bien le monde d'un relais de poste à l'autre?«.

Le Chapitre III porte sur la mode et le luxe. Le »Journal des Luxus und der Moden« de Bertuch présente dans ses propres colonnes son programme et son projet: le »Journal« ne s'en tiendra pas qu'à la toilette mais traitera tous les arts décoratifs (p. 56–57). Pour renseigner les dames au loin, Paris envoie en Europe sa poupée de mode, »le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, enfin le prototype inspirateur [...] que l'on envoie régulièrement dans le Nord, y porter le modèle de la coiffure nouvelle; tandis que le second tome de cette même poupée va au fond de l'Italie, et de là se fait jour jusque dans l'intérieur du sérail¹³«, tandis que des journaux illustrés de gravures (»Galerie des Modes«, 1778–1787)

10 Voir Robert SHACKLETON, *The Grand Tour in the Eighteenth Century*, dans: *Studies in XVIIIth-century culture*, 1971, p. 127–142.

11 Exposé très clair de la démarche et des résultats atteints par Niebuhr (1733–1815) dans le déchiffrement du vieux-perse écrit en cunéiforme dans: Ernst DOBLHOFER, *Le déchiffrement des écritures*, trad. de l'allemand par Monique Bittebierre, Paris 1959, p. 99–102.

12 Voir Thomas GROSSER, *Reiseziel Frankreich. Deutsche Reiseliteratur vom Barock bis zur Französischen Revolution*, Opladen 1989, dont on lira un ample compte rendu par Gonthier-Louis FINK dans: *Francia* 18/2 (1991) p. 251–254.

13 MERCIER, *Tableau* (voir n. 9) tome I, »Chapitre CLXXIII: Les marchandes de mode«, p. 409–411.

diffusent la même information. En revanche les livres de mode sont rares, Rétif de La Bretonne est un pionnier heureux avec les quinze éditions de ses »Monuments du costume« entre 1774 et 1793. En 1761, »Le Journal des Dames« (que Mercier dirigea de 1775 à 1777), était lu dans 39 villes de France et dans 41 hors du royaume, de Cadix à Saint-Pétersbourg (p. 57).

Les vêtements eux-mêmes, pour ce que ces journaux permettent d'en savoir, sont marqués par l'anglomanie, et tendent à une simplification que l'on trouve trop audacieuse quand les Français en viennent à la »Chemise anglo-grecque« sous le Directoire. Dès 1786 Bertuch lance dans son journal un débat pré-nationaliste sur le vêtement, qui devrait porter *das Gepräge von Teuschheit*, la marque de la germanité (p. 69–71). Le vêtement masculin à l'allemande tel que le définit le »Journal des Luxus und der Moden« coïncide à merveille avec le vêtement à la Werther¹⁴ qui fait fureur à partir de la publication du roman, c'est le premier cas où une œuvre de fiction, et non une cour princière, définit et lance une mode. Sortir vêtu à la Werther (frac bleu, veste jaune et culotte), c'est-à-dire un peu en gentleman britannique et un peu en militaire prussien, est une marque identitaire forte, dont l'équivalent aujourd'hui serait de porter un jean dans un dîner en ville (p. 71–72).

Le chapitre s'achève par un retour aux *realia*: selon les inventaires après décès, et non plus selon les renseignements provenant des journaux où les prescripteurs de mode prennent la parole, que peut-on dire des vêtements véritablement portés alors (p. 72–75)? La documentation manque sur ce point et des recherches seraient souhaitables (p. 74).

Le Chapitre IV est consacré à l'environnement domestique et au mobilier. L'ancienne tradition des coffres grands ou petits se perd au profit de la commode et de l'armoire. Les canapés, chaises longues ou ottomanes sont la nouveauté de la fin du siècle. En ce domaine aussi la littérature rejoint la réalité puisque Goethe évoque dans une nouvelle publiée en 1804 les très savants meubles du fameux ébéniste Roentgen, pleins d'ingénieux dispositifs articulés qui déploient différentes fonctions du meuble, on n'est pas loin des »lits d'air, des sofas élastiques« dont parle Mercier¹⁵. On accroche au mur des miroirs et des tableaux. À Francfort le banquier Gogel possédait près de 400 tableaux qui furent vendus aux enchères en 1782, mais le plus souvent on ignore quels peintres étaient représentés dans les diverses collections (p. 90–94).

Jardins et maisons de campagne sont étudiés au Chapitre V. Les jardins princiers connaissent un profond remaniement. Le jardin à la manière française de Le Nôtre, maintient ses positions jusqu'aux années trente du siècle pour s'effacer au profit du jardin rococo. Celui-ci cultive l'asymétrie et morcèle l'espace en petites unités. Le jardin de Sanssouci à Potsdam est bien sûr son archétype, mais il en est d'autres comme la Solitude à Stuttgart par exemple. Les jardins paysagers, s'inspirent du jardin de Wörlitz¹⁶, dont le prince Léopold III confie l'aménagement à son architecte Friedrich Wilhelm von Erdmannsdorf, avec qui il a fait deux fois le voyage d'Angleterre. Les jardins de Hambourg permettent de se faire une idée du jardin des »bourgeois«, même si en vérité il s'agit plutôt d'une classe »moyenne supérieure« relativement nombreuse (p. 101–103). Ces jardins ne se rallient pas à un style précisément défini et l'influence hollandaise y est grande, mais ils doivent toujours être très fleuris parce que les cadeaux et échanges de fleurs sont très en vogue. M. North évoque les jardins

14 La première traduction française de la correspondance entre Goethe et Jean Chrétien et Charlotte Kestner vient d'être publiée: Goethe et Werther: lettres de Goethe aux Kestner, préf. de Jean-Marie VALENTIN; éd. allemande recueillie au XIX^e siècle par August KESTNER et trad. en français par Louis PARADE, présentée et annotée par Ursula MOUREAU-MARTINI, [Paris] 2003 (Germanistique, 2).

15 Louis Sébastien MERCIER, Le nouveau Paris. Édition établie sous la dir. de Jean-Claude BONNET, Paris 1994, p. 1124–1128 (»Libertinage des demoiselles«). Sur l'ameublement, voir aussi ibid. »De l'antiquo-manie dans les ameublements«, p. 1197–1202 et »L'antique et le nouveau«, p. 1203–1206.

16 Wörlitz se trouve entre Wittenberg et Dessau.

d'Altona, Blankenese, Flottbek et autres lieux de la périphérie de la « Ville libre et hanséatique », puis ceux de Nuremberg, Leipzig, Francfort et Darmstadt. À Darmstadt la landgrave Caroline fait transformer le parc de la Résidence en jardin anglais en 1766, et ce modèle d'imitation de la nature, inspiré de Wörlitz, s'impose aussi à Weimar pour créer là aussi un jardin anglais (p. 105–111). Berlin n'est pas en reste (p. 113–115) et même la petite ville d'Empire de Wetzlar a des jardins dignes d'intérêt. Une évolution assez lente transforme peu à peu certaines maisons de jardin en résidences permanentes, où le mode de vie aussi bien que l'habillement tendent à se simplifier (p. 120–123).

Le Chapitre VI examine l'art et le goût, considérés là aussi en termes statistiques: origines des peintures, la peinture hollandaise prédomine; les genres que l'on rencontre dans les collections (p. [126]–133). Un métier nouveau apparaît, le marchand d'art, qui publie des catalogues de vente aux enchères. C'est entre 1770 et 1800 que l'on compte le plus grand nombre de ventes aux enchères, principalement à Hambourg à cause de la tradition commerçante de la ville et parce qu'elle est peu éloignée de la Hollande et de l'Angleterre. La qualité scientifique des catalogues des ventes s'améliore tant qu'ils deviennent à leur tour objets de collection (p. 137–138).

À la fin du siècle apparaissent les maisons de commerce d'art (*Kunsthandlung*), qui font graver, diffusent ces gravures, vendent aux enchères des peintures et parfois des livres aussi. La *Kunsthandlung* Rostsch à Leipzig organise en 1783 la première vente aux enchères de dessins, de gravures sur cuivre, de tableaux et de livres, et les Prestel, peintres tous les deux, se spécialisent avec un grand succès dans la diffusion de très beaux fac-similés de dessins et de peintures.

La musique entre en scène au Chapitre VII. Le siècle voit apparaître une vie musicale homogène et complète: compositeurs instrumentistes, éditeur de musique et journalistes pour écrire dans les journaux sur l'actualité musicale. Le XVIII^e siècle est par excellence celui du développement du concert. À Leipzig coexistent deux « Collegia musica ». Le « Collegium » professionnel que Telemann a fondé en 1701 joue chaque semaine dans la salle de 150 places du célèbre café de Gottfried Zimmermann. Le second « Collegium », composé d'une majorité d'étudiants, joue pour sa part dans le café d'Ennoch Richter, et 16 nobles et grands commerçants s'associent à partir de 1743 pour fonder le Grand Concert qui fait concurrence aux deux autres.

Il a pu arriver que certains princes renoncent à entretenir des musiciens mais le public musical des cours et celui des couches aisées vivent en symbiose et en général le poids économique et social des cours sur la musique a persisté jusqu'à la fin du siècle. Nobles, fonctionnaires curiaux de haut rang, universitaires et grands marchands s'associaient pour créer des orchestres d'amateurs. À Greifswald, c'est chez le négociant en vins Wilhelmi que se réunit un de ces groupes alors qu'à Offenbach les deux orchestres d'amateurs réunis autour de Peter Bernard, qui était par ailleurs fabricant de tabac à priser, finissent par devenir professionnels.

Les frais d'organisation des concerts sont lourds et on organise donc des souscriptions, mais le *Gewandhaus* de Leipzig fait des bénéfices dès sa première saison en 1781–1782. Ce qui ne doit pas faire oublier cependant qu'une offre musicale importante et diversifiée s'adresse à un public finalement assez limité, qui fait donc parfois défaut dans les salles (p. 148–158).

On imprime en revanche beaucoup de partitions, avant tout chez Breitkopf à Leipzig. J.-S. Bach réapparaît sous la plume de M. North, cette fois pour illustrer le système de prépaiement des partitions: on s'adressait à lui pour ces versements d'avance avec règlement du solde à la livraison. Son fils Carl Philipp Emanuel diffusait les œuvres paternelles et les siennes avec un sens très aigu du commerce. Il n'y a de périodique spécialement consacré à la seule musique qu'à partir de 1789 avec la « Allgemeine musikalische Zeitung », mais il y avait eu auparavant un certain nombre de tentatives analogues et beaucoup de journaux

avaient leur chronique musicale. Là aussi c'est en Allemagne du Nord et en Allemagne centrale que l'on publie le plus de comptes rendus musicaux.

On croit aujourd'hui que le quatuor à cordes et la symphonie étaient alors les genres les plus en vogue mais en vérité les comptes rendus les plus nombreux portent sur les sonates solo pour instrument à clavier (clavecin ou piano). Le chapitre continue par une étude des goûts musicaux. Préférera-t-on »des œuvres bien faites d'Allemands habiles« aux »avortons d'Italiens superficiels« (p. 164)? La musique des Viennois Leopold Kozeluch et Johann Baptist Vanhal connaît une telle vogue qu'à Hambourg un pseudo Vanhal réussit quelque temps se faire passer pour le maître viennois¹⁷.

Le théâtre et l'opéra (Chap. VIII) se professionnalisent eux aussi à partir de la fin du dix-septième siècle. Manquaient alors ces salles en dur qui se construisent près des résidences princières et dans les villes justement durant le siècle suivant, sans que disparaissent pour autant les anciennes troupes itinérantes. Les archives disponibles permettent à l'auteur de présenter des évaluations chiffrées. Deux grands tableaux de comptages (p. 182-184 et 185-187), renseignent en détail sur les représentations du Théâtre national de Mannheim et sur celles du théâtre de cour de Dessau. Ils indiquent l'auteur, le titre de la pièce, son genre, le nombre de représentations, et permettent de fonder sur des archives l'idée que le drame bourgeois des Gemmingen, Gotter, Jünger, Kotzebue, Pilow ou Rautenstrauch étaient nettement plus joué que Shakespeare ou Schiller.

L'extraordinaire développement du goût pour le thé et surtout le café¹⁸ est l'objet du Chapitre IX. À Hambourg le premier café avait ouvert ses portes en 1677 et il y en a 6 en 1700, et 32 en 1810. La démonstration s'appuie sur la courbe des importations de thé et de café à Hambourg (p. 206) et sur celle du prix de ces mêmes denrées (p. 207). Les prix connaissent des variations de grande amplitude alors même qu'à partir des années 1760 la courbe de l'augmentation des importations est assez régulière. Considérés dans le long terme, le prix du thé tend à baisser et celui du café à se stabiliser. En gros, cette évolution est la même que celle des prix de l'alimentation en général: stabilité durant la seconde moitié du siècle, à l'exception de hausses passagères causées par la guerre de Sept ans et les mauvaises récoltes du début des années 1770, puis hausse générale à la fin du siècle (p. 208).

La consommation du thé et du café exige un matériel que font connaître les inventaires après décès. Ceux-ci comprennent souvent une »machine à thé«, une sorte de samovar semble-t-il, représentée par une gravure ancienne (reproduite p. 214). Les souverains accusent thé et café de faire sortir l'argent du pays et d'appauvrir les sujets. Ils les prohibent donc à Hildesheim et Paderborn ou dans les territoires prussiens de Minden et Ravensberg. Les deux excitants occupent assez les esprits pour que les académies et les sociétés savantes consacrent des concours à la question de leur consommation (p. 213-215).

En conclusion (p. [217]-220), l'auteur se demande quels ont pu être les rapports entre consommation culturelle et constitution d'une identité. Les goûts des aristocrates et ceux des bourgeois, des couches aisées, ont connu des échanges qui ont contribué à les rapprocher puisqu'ils allaient aux mêmes spectacles et lisaient les mêmes romans. Les goûts nouveaux sont de moins en moins créés par les cours mais, contrairement à ce que l'on prétend sans cesse, un goût bourgeois séparé de celui des cours ne se forme pas non plus (p. 218). Ce sont à la fois les cours, les gens fortunés, un banquier aussi bien qu'un riche pâtissier ou le négociant en tabac Peter Bernard, et enfin les fonctionnaires nobles, qui constituent le groupe consommateur du bonheur de vivre.

17 Voir Alexandre STROEV, *Les Aventuriers des Lumières*, Paris 1997.

18 Sur le café, voir aussi Antoinette SCHNYDER VON WALDKIRCH, *Wie Europa den Kaffee entdeckte: Reiseberichte der Barockzeit als Quellen zur Geschichte des Kaffees*, Zürich 1988 (Veröffentlichungen des Jacobs Suchard-Museums zur Kulturgeschichte des Kaffees, 1).

L'idée d'un épanouissement tout particulier des Lumières dans le Nord protestant de l'Allemagne ne semble pas être autre chose qu'un préjugé lorsqu'on examine la consommation culturelle, mais elle paraît plus vraie si c'est l'influence de la culture européenne sur les pays allemands que l'on prend en compte (p. 218–219). Une identité culturelle nouvelle a pu naître dans le creuset du partage de pratiques communes: avoir les mêmes goûts, suivre les mêmes modes, faire les mêmes voyages, et elle pouvait concurrencer l'identité politique nationale alors en gestation.

Le travail de M. North retient l'attention par la vigueur et la netteté de son propos. Outre les sources anciennes, il se fonde sur le panorama des monographies topiques publiées depuis l'essor historiographique des années 1960. L'interdisciplinarité du travail est parfaite: les travaux d'histoire des lettres et des arts servent à des démonstrations de sociologie du passé, et celle-ci vient réciproquement mettre en situation les études de cas alléguées. La très vaste lecture qui fonde le livre n'a pas été faite sans recul critique, et M. North trouve toujours les marqueurs appropriés pour signaler que l'histoire sociale qu'il écrit dépend d'archives et de travaux qui peuvent être lacunaires. Il fait valoir à l'occasion qu'il constitue ses dossiers avec des études dont il n'est pas toujours pleinement satisfait. Ainsi, Goethe apparaît plusieurs fois dans l'ouvrage pour des notations importantes, mais celles de la p. 178 donnent à M. North l'occasion d'écrire que les travaux consacrés à l'Olympien gagneraient sans doute à être moins naïfs, et plus attentifs au grand travail de construction de son personnage fait par le ministre de Weimar.

Notons que bien souvent le livre de M. North confirme et recoupe par l'historiographie érudite et les archives ce que Louis Sébastien Mercier avance en se fondant sur ses intuitions d'homme de lettres. Ce rapprochement s'imposait avec force et nous a conduit à citer parfois l'auteur du *Tableau de Paris*. Souhaitons à cette occasion que meilleure justice soit rendue à la valeur informative de ses écrits. Spécialement dans le cas du Nouveau Paris auquel s'applique bien le propos de Pascal: »Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger« (Pensées), Mercier avait bien failli être égorgé dans les geôles de l'après 31 mai 1793 et ne souhaitait rien tant que témoigner sur ce qu'il y avait enduré. Il est vrai qu'en général l'historien doit garder à l'esprit la règle *testis unus, testis nullus*, mais en sens inverse c'est aussi l'objet de la critique historique que de savoir moduler et nuancer cet adage.

On ne finirait pas de relever les chapitres du *Tableau de Paris* ou du *Nouveau Paris* qui attestent que Mercier avait assez remarqué la nouvelle consommation culturelle pour la faire entrer de plein droit dans ses Tableaux. M. North présente évidemment ses résultats selon les normes universitaires, mais si on souhaite les retrouver sous forme imagée et pittoresque, et constater en même temps combien il sont pertinents, il faut lire aussi »De la mode«, »Bal de l'Opéra«, »De l'idole de Paris, le joli«, »Tableaux, dessins, estampes, etc.«, »Concert spirituel«, »Tragédies modernes« et bien d'autres, ou encore, dans *Le Nouveau Paris*, les observations diachroniques contenues par exemple dans »Le peuple plus friand qu'autrefois«.

Ni les historiens généraux, ni ceux de l'art ni ceux de la littérature en Allemagne ne peuvent omettre de lire et de consulter »Genuss und Glück des Lebens«.

MARTIN FONTIUS

VOLTAIRE ALPHABETISCH.
LEKTÜRE IM »DICTIONNAIRE GÉNÉRAL DE VOLTAIRE«

Was geschieht eigentlich, so darf man fragen, wenn das gesammelte Wissen über große Autoren in die Form von Wörterbuchartikeln gebracht wird? Kann diese atomisierende Aufbereitung, die ohne Frage für die eilig Suchenden praktisch und für die Verleger ein gutes Geschäft ist, nur die Fortschritte der Forschung dokumentieren oder vielleicht auch Rückschritte mit sich führen? Die Fragestellung im Plural erfolgt nicht ohne Grund. Das anzuzeigende Werk von 1256 Seiten Umfang, herausgegeben von R. Trousson und J. Ver-crucysse und erschienen 2003 bei Champion in Paris¹, ist die erweiterte Fassung des 1994 in Brüssel vorgelegten »Dictionnaire de Voltaire«². Ihm folgten 1996 bei Champion das »Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau«³ und 1999 das »Dictionnaire de Diderot«⁴. Es ist also absehbar, daß der erweiterten Fassung des Voltaire entsprechende Bearbeitungen der anderen Autoren folgen werden.

Wie schon diese Titel zeigen, sind Voraussetzung für Unternehmen solcher Art einerseits opulente Autoren, »Walfische der Literatur« von Jean Paul genannt, von denen außer den Werken auch stattliche Briefsammlungen überliefert sind, andererseits aber auch eine hinreichende Anzahl von Mitarbeitern, die ihr Spezialwissen in das gemeinsame Projekt einzubringen bereit ist. Verglichen mit der ursprünglichen Ausgabe aus dem Voltaire-Jahr 1994 hat die neue Ausgabe erheblich an Umfang und Bedeutung gewonnen. An Stelle von 252 Artikeln, zum größten Teil Voltaires Werken vorbehalten, enthält das »Dictionnaire général« jetzt 547 Artikel: 268 davon entfallen auf Werkanalysen, 172 auf die Biographie, während 107 thematischen Artikeln gewidmet sind. Nach dem jeweils zugemessenen Gewicht sind es Beiträge von einer halben Seite, wie die Ortsnotizen zu »Sceaux« und »Sully-sur-Loire«, bis hin zu den beiden Spitzenartikeln von 13 doppelspaltigen Seiten, vorbehalten dem »Essai sur les moeurs« und »Madame Denis«, der Nichte und Lebensgefährtin Voltaires nach seinen Aufenthalt in Preußen. Unter den 54 internationalen Beiträgern sind viele namhafte Voltaireforscher, ausgewiesen durch ihre Mitarbeit an den »Œuvres complètes«, und so besteht kein Zweifel: Das Ergebnis ist der beste Voltaireführer, der derzeit existiert.

Wie immer enthalten Nachschlagewerke solcher Art neben vorzüglichen Beiträgen auch weniger überzeugende Versuche. Einem Anfänger, der sich mit Voltaire näher beschäftigen wollte, lassen sich zum Einstieg die Artikel »Europe«, »Œuvres complètes« und »Correspondance« empfehlen, weil hier der sachliche Überblick mit den Problemen der aktuellen Forschung souverän verbunden ist. Wie diese Trias von Artikel sinnvoll fortzuführen wäre, ist schon schwieriger zu sagen; über mögliche Ursachen wird am Schluß zu reden sein. »Ecrivain« und »Livre«, eigentlich weitere Zentralartikel, arbeiten ganz unzureichend

1 Raymond TROUSSON, Jeroom VERCRUYSSSE, Jacques LEMAIRE (Hg.), Dictionnaire général de Voltaire, Paris (Champion) 2003, IX–256 S.

2 Raymond TROUSSON, Jeroom VERCRUYSSSE (Hg.), Dictionnaire de Voltaire, Brüssel 1994.

3 Raymond TROUSSON, Frédéric S. EIGELDINGER (Hg.), Dictionnaire de Jean-Jacques Rousseau, Paris (Champion) 1996.

4 Roland MORTIER, Raymond TROUSSON (Hg.), Dictionnaire de Diderot, Paris (Champion) 1999.

die mißliche Lage heraus, daß die französischen Schriftsteller ihre aufklärerischen Werke fast durchweg außerhalb der Landesgrenzen drucken lassen mußten. Unbefriedigend ist »Infâme«, wo sowohl die Entstehung dieser Voltaireschen Kampfeslosung wie jede weiterführende Literaturangabe fehlt.

Allgemein hat man beim Lesen den Eindruck, daß die Artikel zu den Werken, einheitlich strukturiert nach Daten der Entstehung und Publikation, Inhaltsanalyse samt Kommentar und Bibliographie und auch die zu den Personen und Orten insgesamt überzeugender ausgefallen sind als diejenigen zu den Themen. In bestimmter Hinsicht ist das zu verständlich. Die Auskunft zu zentralen Problemen des Voltaireschen Weltbildes, zu seinen Auffassungen über Geschichte und Politik, Natur und Gesellschaft, Wissenschaft und Kunst mit ihren historischen Voraussetzungen, Wandlungen und Wirkungen kann sich nicht im gleichen Maße auf eine feste Tradition der Interpretation stützen, wie das bei Werken wie dem »Candide« und der »Henriade«, den »Lettres philosophiques« und dem »Essai sur les mœurs« bzw. bei Gestalten wie Algarotti und Katharina II., d'Alembert und Friedrich II. der Fall ist.

Das soll nun nicht so verstanden werden, als wäre auf diesen Gebieten alles ohne Fehl und Tadel. Weshalb im Verzeichnis der Artikel von »Paméla« auf »Lettres de Prusse à Madame Denis, sa nièce« verwiesen wird, der Artikel selbst aber als »Lettres de M. de V. à Madame Denis, de Berlin« erscheint und der Titel als rekonstruiert in Klammern gesetzt wird, ist einigermaßen verwirrend. Denn diese Briefe, die 200 Jahre zu Unrecht allen Gesamtausgaben Voltairescher Briefe integriert waren, von der Kehler Ausgabe bis zur sog. Pléiade-Edition, die von 1976 bis 1994 erschien, sind in ihren entscheidenden Partien erst im Elsaß entstanden. Daß die Formulierung auf Voltaires letzten Sekretär zurückgeht, bietet keine Garantie dafür, daß diese Rache Voltaires an Friedrich II. für die Verhaftung in Frankfurt am Main unter diesem Titel korrekt präsentiert wird. Weshalb auch der Artikel »Frédéric II«, nachdem der fiktive Charakter der Briefe an die Nichte einmal erkannt ist, aus ihnen weiterhin wie wirklich aus Preußen abgeschickten Sendungen zitiert, als gäbe es aus den gleichen Jahren nicht genügend authentische Briefe, ist nicht ganz nachvollziehbar. Für die Verabschiedung von Anschauungen, die in der Periode gesteigerter Nationalismen so intensiv gepflegt wurden – und die Beziehungen zwischen Voltaire und Friedrich II. waren dabei integrierende Bestandteile – könnte eine längere Abstinenz gegenüber diesen Scheindokumenten hilfreich sein, die 200 Jahre die biographischen Traditionen diesseits und jenseits des Rheins verfälschten.

Überhaupt könnte das Bewußtsein, daß Leser des 21. Jahrhunderts mit dem »Dictionnaire« arbeiten werden, stärker ausgeprägt sein. So informativ sehr viele der Artikel zum Verständnis von Voltaires Gedankenwelt sind, der Leser von heute darf obendrein einen »Draufblick« auf seine gesamte Kulturwelt erwarten. Und da bleibt manches zu partikular, zu voltairianisch, zu französisch gesehen und zu wenig von oben, von außen oder aus europäischer Perspektive. So erscheint »Desfontaines« lediglich als unermüdlicher Voltaire-Gegner. Daß er darüber hinaus »der brillianteste und erfolgreichste Journalist des Jahrhunderts« war⁵, der durch seine Zeitschriften gegen die Modernisten zugunsten der »Freunde der Antike« entschied, kommt nicht zur Geltung. Ähnlich partikular ist der Artikel »Philosophie, Conception de la«, wo ein Hinweis auf das Vorhandensein eines ganz anderen Philosophiebegriffs in Deutschland bis zu Kant zur Horizonterweiterung oder Relativierung beigetragen hätte, wie das auf erhellende Weise im vorangehenden Artikel über »Le Philosophe par M. du Marsay« genutzt wird. Die gleiche Engführung im Artikel »Sorbonne«. Lange bevor die theologische Fakultät in Paris durch Voltaires Kampagnen als

5 So urteilt Werner KRAUSS, Studien zur deutschen und französischen Aufklärung, Berlin 1963, S. 447 und S. 50.

ein gefährlicher Hort der Unvernunft in Verruf gebracht wurde, galt sie als eine Institution, die freier Forschung verschlossen war. Christian Wolff bezog sich im »Discursus praeliminaris de philosophia in genere«, mit dem er 1728 die Reihe seiner lateinischen Werke eröffnete, auf Jean Duhamels Vorrede zur »Philosophia universalis« von 1705, wo der Unterschied zwischen der Académie des sciences und der Pariser Universität dahingehend erläutert war, in jener ziele die philosophische Arbeit auf die Erforschung verborgener Wahrheit, die Professoren der Philosophie an der Sorbonne dagegen hätten den Auftrag, peripathetische Philosophie »zum Gebrauch der scholastischen Theologie« zu lehren, um klarzustellen, daß die in Paris bestehende Arbeitsteilung kein Vorbild für das deutsche Universitäts-system sein könne⁶. Problematischer noch ist die rein französische Optik im Artikel »Réception«, weil durch die Beschränkung auf Frankreich die ganze Rückständigkeit der französischen Kritik gegenüber den in Deutschland erreichten Positionen ausgeblendet bleibt: »En 1828–1829, Villemain déjà relègue le théâtre et l'épopée dans le passé«, heißt es p. 1032. Ein halbes Jahrhundert früher schreibt Lessing in seiner »Grabschrift auf Voltai-ren« 1779⁷:

*Hier ruht – wenn man euch glauben wollte,
Ihr frommen Herrn! – der längst hier liegen sollte.
Der liebe Gott verzeih aus Gnade
Ihm seine Henriade,
Und seine Trauerspiele,
Und seiner Verschen viele:
Denn was er sonst ans Licht gebracht,
Das hat er ziemlich gut gemacht.*

Die rigorose Spaltung des Voltaireschen Werkes in tote Poesie und lebendige Prosa ist sicher ungerecht und zu absolut. Doch sie formuliert eine Grundtendenz der Voltaire-Rezeption im 19. und 20. Jahrhundert. Und das Urteil schließt an Auffassungen in Frankreich an, vertreten von Modernisten wie Fontenelle und La Motte, die wohl eigene Artikel verdient hätten.

Eine erstaunliche Lücke ist das Fehlen eines Artikels »Allemagne«. Seitdem Voltaires Briefwechsel mit der außergewöhnlichen Gräfin von Bentinck bekannt ist, lassen sich seine Beziehungen zu Deutschland nicht mehr auf Preußen bzw. Friedrich II. beschränken. Neben dessen Schwestern Wilhelmine von Bayreuth und Ulrike von Schweden, die eine unter B., die andere unter U. zu finden, hätte auf der Ebene der Aristokratie zwar auch die Herzogin von Gotha samt ihrer Residenz eine Notiz verdient. Vor allem aber ist »Candide« für diese Auffassung von Gewicht, der mit seinem Untertitel »oder der Optimismus« das gesamte damalige philosophische Deutschland herausfordert. Der Roman ist das Werk der Werke Voltaires, über das wie über kein anderes Kommentare geschrieben wurden. Daß der Autor darin neben Leibniz und Wolff mit Sicherheit Baumgarten und wahrscheinlich Kepler im Blick hatte, wurde bislang übersehen.

Der abschließende Satz, mit dem Candide einen »Discours« seines Lehrers über die Vor-sehung beantwortet und mit dem die ganze Bedeutung des Romans zusammengefaßt ist: »Cela est bien dit, [...] mais] il faut cultiver notre jardin«, ist zum geflügelten Wort gewor-

6 Christian WOLFF, Discursus praeliminaris de philosophia in genere. Einleitende Abhandlung über die Philosophie im allgemeinen. Histsch-kritische Ausgabe, hg. von G. GAWLICK, L. KREIMEN-DAHL. Stuttgart 1996, S.215 § 166.

7 Gotthold Ephraim LESSING, Grabschrift auf Voltai-ren, in: Gesammelte Werke in zehn Bänden, hg. von Walter RILLA, Bd. 1, Berlin 1968, S. 172.

den⁸. Setzt man ihn in Beziehung zu einer Passage, die Kepler in der »Introductio« zu seinem Hauptwerk, der »Astronomia nova« von 1609, gebraucht hatte, erhält er eine eigentümliche Resonanz. Kepler hat in der »Einleitung« die Hauptgedanken seines Werkes entwickelt, seinen Begriff der Schwere erläutert, dann – und dies nur an dieser Stelle – in beredten Worten die Vereinbarkeit der Kopernikanischen Lehre mit der Exegese der Bibel dargelegt und seine Ausführungen mit der stolzen Empfehlung beendet, die wir wegen ihrer Bedeutung zunächst im Original, dann in deutscher Übersetzung zitieren:

Qui vero hebetior est, quam ut Astronomiam scientiam capere possit, vel infirmior, quam ut inoffensa pietate COPERNICO credat: ei suadeo, ut missa Schola astronomica, damnatis etiam placet Philosophorum quibuscunque placitis, suas res agat, et ab hac peregrinatione mundana desistens, domum ad agellum suum excolendum se recipiat [...] »Wer aber zu einfältig ist, um die astronomische Wissenschaft zu verstehen, oder zu kleinmütig, um ohne Ärgernis für seine Frömmigkeit dem Kopernikus zu glauben, dem gebe ich den Rat, er möge die Schule der Astronomie verlassen, ruhig nach Gutdünken philosophische Lehren verdammen und sich seinen Geschäften widmen. Er möge von unserer Wanderung durch die Welt absteigen, sich nach Hause zurückziehen und dort seine Äckerlein bebauen«⁹.

Voltaire scheint von Kepler zunächst nur die Zusammenfassung seiner Ideen in der »Epitome Astronomiae Copernicanae« (1635) gekannt zu haben, sonst hätte er ihn in den »Éléments de la philosophie de Newton« 1738 wohl nicht einen »bewunderswerthen Astronomen, jedoch wenig guten Philosophen« genannt¹⁰. Denn der fulminante Abschluß der exegetischen Passagen in Keplers »Einleitung« läßt an philosophisch-aufklärerischem Geist nichts zu wünschen und hätte ihn begeistert:

»Soviel über die Autorität der Hl. Schrift. Auf die Meinungen der Heiligen aber über die natürlichen Sachen antworte ich mit einem einzigen Wort: In der Theologie gilt das Gewicht der Autoritäten, in der Philosophie aber das der Vernunftgründe. Heilig ist zwar Laktanz, der die Kugelgestalt der Erde leugnete, heilig Augustinus, der die Kugelgestalt zugab, aber Antipoden leugnete, heilig das Offizium unserer Tage, das die Kleinheit der Erde zugibt, aber ihre Bewegung leugnet. Aber heiliger ist mir die Wahrheit, wenn ich, bei aller Ehrfurcht vor den Kirchenlehrern, aus der Philosophie beweise, daß die Erde rund,

8 René Pomeau nennt in seiner kritischen Ausgabe des »Candide« von 1980 im bibliographischen Anhang allein 13 Untersuchungen aus den beiden vorausgegangenen Dezennien zum Thema »Sur le jardin«; sogar »el posible origen espanol de la frase ›Il faut cultiver notre jardin‹« wurde in Betracht gezogen. VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Band 48, Oxford 1980, S. 271.

9 Johannes KEPLER, *Astronomia nova*. Gesammelte Werke, Band 3, ed. Max CASPAR, München, Berlin 1937, S. 33 sowie DERS., *Neue Astronomie*. Übersetzt und eingeleitet von Max CASPAR, München, Berlin 1929, S.33. – Das wichtige Kapitel über die Vereinbarkeit der Kopernikanischen Lehre mit der Bibel, ursprünglich für das »Mysterium Cosmographicum« (1596) geschrieben, hatte Kepler auf Druck des Senats der Universität Tübingen zunächst ungedruckt lassen müssen. (Vgl. Internationales Kepler-Symposium. Weil der Stadt 1971. Referate und Diskussionen, hg. von F. KRAFT u. a. Hildesheim 1973, S. 377). Die Übersetzung von Galileis »Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo« (1632) ins Lateinische durch Keplers Freund M. Bernegger 1635 in Straßburg unter dem Titel »Systema Cosmicum« enthielt als »Appendix« die Keplerschen Passagen aus der »Introductio« und ist dann unter dem Titel »Perioche ex Introductione in Martem« im 17. Jahrhundert mehrfach (in London 1661 und 1663, in Leiden 1699) nachgedruckt worden. (Vgl. *Bibliographia Kepleriana*. Ein Führer durch das gedruckte Schrifttum von Johannes Kepler, hg. von Max CASPAR, München 1936, S. 111).

10 VOLTAIRE, *Eléments de la philosophie de Newton*, éd. crit. Robert L. WALTERS, William H. BARBER, *Œuvres complètes*, Band 15, Oxford 1992, S. 435.

ringsum von Antipoden bewohnt, ganz unbedeutend und klein ist und auch durch die Gestirne hin eilt«¹¹.

Während das »Sich nach Hause zurückziehen und dort seine Äckerlein bebauen« bei Kepler im »Consilium pro Idiotis« enthalten ist, nachdem im vorangestellten »Consilium pro Astronomis« diesen nahegelegt war, sie sollten »nicht nur in der Festigkeit und Unerschütterlichkeit der Erde« die Güte Gottes preisen, »sondern auch in ihrer so geheimnisvollen und wunderbaren Bewegung die Weisheit des Schöpfers anerkennen«¹², ist die Struktur bei Voltaire völlig verändert: Das »Il faut cultiver notre jardin« wird der deutschen Metaphysik, die in ihrer Verblendung bloßgestellt ist, ins Stammbuch geschrieben, während die Sache der »Idiotis«, das heißt der unwissenden, unerfahrenen Menschen, wofür sich französisch im Singular auch »Candide« sagen läßt, deutlich aufgewertet ist. Die poetische Nobilitierung des »agellum« zum »jardin« bot die Möglichkeit ironischer Bezüge auf den Garten Eden der biblischen Schöpfungsgeschichte. Im Kern geht es auch hier um Voltaires altes Credo: »L'homme est né pour l'action«.

Kennengelernt hat Voltaire das Keplersche Diktum vermutlich im Dezember 1740 bei Madame Bentinck in Holland, der Marchand den ersten Band von Formeys »Belle Wolfienne« druckfrisch zugesandt hatte¹³. Den Autor der »Lettres philosophiques« werden vor allem die Beigaben interessiert haben, da sie im Titel gleichfalls als »Lettres philosophiques« annonciert waren: »L'une, sur l'immortalité de L'Ame; et l'autre, sur L'Harmonie préétablie«. Der erste Brief ist eine im Auftrag des preußischen Kronprinzen 1735 von Beausobre verfaßte Reaktion auf die »Lettre sur l'âme«, der zweite stammt von Formey, behandelt das metaphysisch dornige Problem der Beziehungen zwischen Seele und Körper und endet mit erstaunlicher Nonchalance: Der von Leibniz gemachte Lösungsvorschlag sei eine »Hypothese« ohne praktische Konsequenzen, er könne daher angenommen oder abgelehnt werden. Die weniger philosophischen Gemüter aber, denen er ein Ärgernis sei, sollten den Rat beherzigen, den Kepler einst den »Anti-Coperniciens« gegeben habe, und Formey zitiert auf der Schlußseite seines Briefes den Passus: »Quinconque n'a pas assez de Génie pour étudier l'Astronomie, ou craint de blesser la Religion en suivant les Idées de Copernic, je lui conseille de laisser-là l'Astronomie, de condamner toutes les Opinions des Philosophes, et de se contenter de contempler le Soleil et les Astres, et d'adorer son Créateur, en cultivant son Champ, etc.«¹⁴.

Der Artikel »Candide« ist noch ganz der Ansicht Pomeaus verpflichtet, der im Deutschlandbezug des Romans lediglich »les éléments d'un mythe français de l'Allemagne« sehen wollte¹⁵. Er ist unübersehbar gegen modernere Interpretationen geschrieben, für die Voltaires Visiten im Schloß zu Bückeburg 1740 und 1743, wo Madame von Bentinck als Maitresse

11 KEPLER, Neue Astronomie, München 1929, S. 33.

12 Ibid.

13 Prosper Marchand an Formey, 29.12.1740. Nachlaß Formey. Handschriftenabteilung der Staatsbibliothek Berlin. – Voltaires Lektüre ist auch durch Deschamps Autobiographie gesichert. Demnach stellte Jordan, der Sekretär des Königs, in seinem Haus in Berlin den wegen seiner geistlichen Kleidung zunächst nicht beachteten Formey Voltaire mit den Worten vor: *Mr. vous voyez là l'Auteur de la Belle Wolfienne, ouvrage que vous venez de lire en Hollande.* Zit. nach: Uta JANSSENS KNORSCH, *The Life and »Mémoires secrets« of Jean des Champs (1707–1767). Journalist, minister and man of feeling*, co-published with APA-Holland University Press, Amsterdam 1990 (Huguenot Society, New Series, 1), S. 185.

14 Jean-Henri-Samuel FORMEY, *Lettre philosophique sur l'harmonie préétablie*, in: *La belle Wolfienne ou Abregé de la philosophie wolfienne*, Bd. 1, Den Haag 1741 (sic!) S. 188. Zitiert nach Reprint in: Christian WOLFF, *Gesammelte Werke. Materialien und Dokumente*, Band 16/1, ND Hildesheim 1983, S. 188.

15 René POMEAU, *La référence allemande dans Candide*, in: *Voltaire in Deutschland. Quellen und Untersuchungen zur Rezeption der Französischen Aufklärung*, Stuttgart 1978, S. 168.

des Grafen von Schaumburg-Lippe residierte, plausible biographische Anhaltspunkte dafür sind, daß die Erzählung mit den Sätzen beginnt: »Il y avait en Westphalie, dans le chateau de M. le baron Thunder-ten-tronckh, ...«¹⁶. Ohne konkrete Nahrung sind Mythen nie lebensfähig, auch nicht »le mythe francais de la pensée allemande«¹⁷. Und neben dem damaligen Bückeburger Hofprediger Johann Heinrich Meister, der sich *Le Maître* nannte und im Artikel »Meister« als ein mögliches Vorbild für die wichtige Gestalt des Erziehers Pangloß vorgestellt ist, hätte Alexander Gottlieb Baumgarten wohl gegründete Ansprüche auf diesen Titel.

Denn Baumgarten verkörperte, wovon Pangloß nur träumte, er war ein veritabler Professor, der seit 1735 in Halle, seit 1740 in Frankfurt an der Oder Philosophie im Sinne Wolffs lehrte. Bis heute ist sein Name in der deutschen Öffentlichkeit mit der Begründung der Ästhetik als philosophischer Disziplin verbunden¹⁸. Seine Metaphysikvorlesung, 1739 in erster Auflage, 1742 und 1749 in überarbeiteten Ausgaben erschienen, hat noch Kant den eigenen Vorlesungen zugrunde gelegt. Um den Deutschlandbezug zu verstärken, hatte Voltaire seinem anonym erschienenen Werk im Titel noch die Angabe hinzugefügt: »Traduit de l'allemand de M. le docteur Ralph«, damit aber über den wirklichen Verfasser niemanden täuschen können. Als das »Journal encyclopédique« in einer Rezension vom 15. März 1759 die Existenz einer deutschen Vorlage der vorgeblichen Übersetzung bezweifelte, reagierte Voltaire in einer Zuschrift vom 1. April, in der er das begonnene Verwirrspiel fortsetzte. Denn der Unterzeichner »Démad« behauptete, Verfasser sei sein Bruder, derzeit Kapitän im Regiment Braunschweig. Um die Verbindung mit dem im Titel genannten Verfasser wiederherzustellen, folgte in einem Zusatz dann die Erklärung: »Mon frère le capitaine est l'intime ami de M. Ralph, professeur assez connu dans l'Académie de Frankfort-sur-l'Oder, qui l'a beaucoup aidé à faire ce profond ouvrage de philosophie, et mon frère a eu la modestie de ne l'intituler que traduction de M. Ralph, modestie bien rare chez les auteurs«¹⁹. Voltaires offenkundiges Gefallen am Mystifizieren schließt keineswegs aus, daß er bei der Ernennung des fiktiven deutschen Autors »Ralph« zum Professor an der Viadrina eine bestimmte Person vor Augen gehabt haben kann. Und in der Tat war nach dem Tode Wolffs 1754 in Halle der philosophische Schwerpunkt in Preußen nach Frankfurt gewandert.

Ob ein Zufall oder keiner, in Deutschland ist zur gleichen Zeit die Aufmerksamkeit der literarischen Öffentlichkeit auf die Oder-Universität gelenkt worden, nur mit genaueren Daten. In den »Literaturbriefen« ist die Nummer vom 9. Februar 1759 ganz der noch unveröffentlichten Ode »An die Kriegsmuse« gewidmet, die Gleim nach dem Sieg bei Zorndorf im August 1758 gedichtet hatte. Auf die Nachricht, das russische Heer sei »bis Küstrin« vorgedrungen, so ist Lessings Anzeige zu entnehmen, mußte Friedrich »die Belagerung von Ollmütz« aufgeben:

»Er gab
Dem größern Feind ein wenig Luft, und flog,
Mit einem kleinen edlen Heldenheer
Dahin, wo sein gequältes banges Volk
Nach ihm sich umsah. -----

16 VOLTAIRE, *Candide et autres contes*, éd. Frédéric DELOFFRE, (Romans et contes II), Paris 1992, S. 9.

17 POMEAU, *La référence allemande* (wie Anm. 15) S. 170.

18 Vgl. in Karlheinz BARCK u. a. (Hg.), *Ästhetische Grundbegriffe*, Bd. 1, Stuttgart 2000, S.321–400, den großen Artikel »ästhetisch/Ästhetik«, insbesondere den Abschnitt II.: »Die Institutionalisierung der Ästhetik«.

19 VOLTAIRE, *Candide*, éd. René POMEAU (*Œuvres complètes*, 48), S. 118.

20 LESSING, *Briefe, die neueste Litteratur betreffend* Nr. 15., in: *Gesammelte Werke*, hg. von Paul RILLA, Bd. 4, Berlin ²1968, S. 129.

----- Da floh er hin !
 »Kam an in dir, du Sitz der Musen, wo
 Baumgarten Friedrichs Weisheit lehrt, ...«²⁰

Weshalb sollte eigentlich Voltaire nicht Kunde von der Existenz jenes Mannes gehabt haben, den Kant nach dem posthumen Erscheinen der »*Metaphysica generalis*« (1769) als »Koryphäe unter den Metaphysikern«²¹ würdigte, der so genau in sein Konzept paßte?

Die Quelle, aus der Voltaires Wissen stammt, ist mit großer Wahrscheinlichkeit der 1730 in Berlin geborene Louis de Beausobre, jüngster Sohn der bereits erwähnten Isaac de Beausobre, den Voltaire als Verfasser der »*Histoire du manichéisme*« kannte und schätzte. Auf Bitten des hochbetagten Vaters hatte der Kronprinz seine Protektion für den Nachkömmling versprochen, diesen 1749 bis 1751 dann zum Jurastudium nach Frankfurt geschickt, wo der junge Beausobre als begeisterter Hörer in Baumgartens Ästhetikvorlesung saß und auch später mit dem verehrten Lehrer in Verbindung geblieben ist. Als der König 1752 den jungen Mann zum Abschluß seiner Ausbildung nach Paris schickte, gab ihm Voltaire ein korrigiertes Manuskript des »*Siècle de Louis XIV*« mit und hatte sich von Friedrich ausbedungen, daß er bei seiner Nichte wohnen durfte, was nur ein Zeichen besonderer Wertschätzung sein kann. Voltaire fand diese Beherbergung Beausobres wichtig genug, um sie auch in einem Brief an den Abbé d'Olivet zu erwähnen²². Offensichtlich hatte der junge Mann in den Wochen oder Monaten, die er vor seiner Reise in Potsdam sich aufhielt, aus seiner Begeisterung für seinen Lehrer der Philosophie in Frankfurt Voltaire gegenüber kein Hehl gemacht.

Für eine erweiterte Fassung des »*Dictionnaire général de Voltaire*«, die früher oder später notwendig sein wird, können die tüchtigen Herausgeber also Baumgarten, Beausobre, Vater und Sohn sowie Kepler und natürlich Bückeburg als Aspiranten auf weitere Artikel vormerken. Und da die Beausobres sich als »Preußen« verstanden, sind auch sie dem potentiellen Artikel »*Allemagne*« zuzurechnen, obwohl sie französisch schrieben. Vor einer Neubearbeitung aber bliebe zu prüfen, und dieses Desideratum wird nicht so einfach zu erfüllen sein, ob nicht auch eine andere Struktur als die strikt alphabetische in Betracht kommen könnte. Denn das egalitäre Prinzip des Alphabets hebt alle Texte, die aufgenommen werden, auf das gleiche Niveau. Ob diese schon bei ihrer Geburt mißglückt waren und von den Zeitgenossen einhellig abgelehnt wurden oder ob sie noch heute den Nerv eines breiten Publikums berühren, darauf kann ein alphabetisches Werk seiner Natur nach wenig Rücksicht nehmen.

Eine Möglichkeit, um das Gewicht des Lesers von heute zu verstärken, dessen Bilder von Voltaire gewiß verschieden sind, die jetzt aber gleichsam unter die Kuratel der Gelehrsamkeit gestellt bleiben, könnte die Annäherung der Dictionnaire-Struktur an das Modell des Handbuchs sein, wie es im »*Goethe-Handbuch*« angewendet ist²³. Seit dem ersten Erscheinen 1916/18 war es als ein Standardwerk anerkannt, das zum Vorbild anderer Autorenhandbücher wurde. 1996/97 ist eine Neubearbeitung beim Metzler-Verlag Stuttgart vorgelegt worden, deren erste drei Bände die Gedichte (I), die Dramen (II) und die Prosaschriften

21 Zit. nach dem Artikel »Baumgarten«, in: *Philosophenlexikon*, hg. von Erhard LANGE, Dietrich ALEXANDER, Berlin 1982, S. 78.

22 Voltaire an d'Olivet, Potsdam, 25. Mai 1752, Best.D.4898. *Œuvres complètes*, Bd. 97, S. 61. Zu den Umständen, weshalb der junge Mann sich nach wenigen Wochen ein anderes Quartier suchte, vgl. André MAGNAN, *Dossier Voltaire en Prusse (1750–1753)*, Oxford 1986, S. 307, wo als Text 76 die »*Nouvelles à la main*« vom 11. 8. 1752 abgedruckt sind.

23 *Goethe-Handbuch* in vier Bänden, hg. von B. WITTE u. a., Stuttgart 1996–98, dazu noch 1999 der Ergänzungsband: *Goethe-Handbuch Chronologie, Bibliographie, Karten, Register*, hg. von B. WITTE.

(III) darstellen und interpretieren. Im enzyklopädisch angelegten Schlußband sind die grundlegenden Begriffe von Goethes Schaffen, Personen und Orte, historische Ereignisse, soweit sie für sein Leben wichtig wurden sowie die politischen und sozialen Strukturen seiner Epoche in alphabetischer Ordnung behandelt. So bietet der dritte Band des Handbuchs die Möglichkeit, nach einführenden Überblicksdarstellungen über den Prosaschriftsteller und den Briefschreiber Goethe dessen gesamtes Prosaschaffen vorzustellen, von den Romanen und autobiographischen Texten über das Briefwerk und die Übersetzungen, die Schriften zu Literatur, Theater, Kunst und Naturwissenschaft bis hin zu den amtlichen Schriften und Ansprachen. Eine rasche Orientierung des Lesers ist auch hier gesichert, zumal die Bände durch Register gut erschlossen sind. Die Gefahr einer »dispersion fâcheuse« haben die Herausgeber des »Dictionnaire de Voltaire« zwar schon 1994 gesehen²⁴, durch Bündelung einiger Texte wie bei »Calas« oder »La Barre« ist sie aber nicht zu beheben, und durch die Vermehrung der Anzahl der Artikel auf über 500 ist sie sogar vergrößert worden. Während die Handbuchstruktur mit ihrer Klassifikation nach heutigen Kategorien auch jedem Nichtfachmann den Zugriff auf das Gesuchte erlaubt, erschwert diesem das Dictionnaire mit seiner Privilegierung einer obsoleten Begrifflichkeit – nicht »Litterature«, sondern »Belles Lettres«, nicht »Prose«, sondern »Mélanges« – gerade diese allgemeinste Orientierung.

24 TROUSSON, VERCRUYSE, Dictionnaire de Voltaire, (wie Anm. 2) Introduction S. IX.